CONVENTION NATIONALE.

ADRESSE

DES ANGLOIS, DES ÉCOSSOIS, ET DES IRLANDOIS

Résidans & domiciliés à Paris,

A LA CONVENTION NATIONALE, ET RÉPONSE DU PRÉSIDENT;

SUIVIES du Discours prononcé à la barre de la Convention par les Députés de la Société Constitutionnelle de Londres, de l'Adresse de cette Société à la Convention, et de la Réponse du Président.

Séance du 28 Novembre 1792, l'an Ier. de la République Françoise.

IMPRIMÉS PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

CITOYENS LÉGISLATEURS,

Les Citoyens Britanniques et Irlandois actuellement à Paris, animés du sentiment de la liberté que vos principes ont communiqué à la République Françoise, se sont réunis Dimanche, 18 novembre, pour célébrer les brillans succès de vos armes; et ils ont unanime-

ment pensé qu'il étoit de leur devoir d'offrir, aux représentans d'une aussi grande nation, le tribut de leurs félicitations, sur des événemens qui intéressent essentiellement tous les peuples qui aspirent à être libres.

Recevez donc, citoyens législateurs, cet hommage pur et fraternel, d'hommes qui ont toujours applaudi aux principes sacrés sur lesquels vous avez juré de fonder le nouveau gouvernement que vous allez donner à votre patrie.

Jusqu'ici les guerres n'ont été entreprises que pour assouvir les passions les plus viles ; aussi n'ont-elles été conduites que par les moyens les plus iniques. Vous n'avez pris les armes que pour faire triompher la raison et la vérité.

C'étoit, sans doute, à la Nation Française qu'il appartenoit d'affranchir l'Europe, et nous la voyons avec joie remplir ses grandes destinées. Espérons que les troupes victorieuses de la liberté ne poseront les armes que lorsqu'il n'y aura plus ni tyrans ni esclaves.

De tous ces prétendus gouvernemens, ouvrage de la fraude des prêtres et des tyrans coalisés, il ne restera bientôt qu'un honteux souvenir. Les peuples, éclairés par votre exemple, rougiront d'avoir courbé si long-temps des têtes serviles sous un joug avilissant pour la nature humaine.

Nos vœux, citoyens législateurs, nous rendent impatiens de voir le moment heureux de ce grand changement, dans l'espoir qu'il ne sera pas plutôt arrivé, que nous verrons se former une union étroite entre la république française et les nations anglaise, écossaise et irlandaise ; union qui ne pourroit manquer d'assurer à l'Europe entière la jouissance des droits de l'homme, et d'établir sur les bases les plus solides la paix universelle.

Nous ne sommes pas les seuls animés de ces sen- [illegible] ne doutons pas qu'ils ne se mani[illegible]

également chez la grande majorité de nos compatriotes, si l'opinion publique y étoit consultée comme elle devroit l'être dans une convention nationale.

Quant à nous, qui faisons dans ce moment notre résidence à Paris, nous saisissons avec joie cette occasion pour déclarer que, dans tout le cours de la révolution, et nonobstant le brusque départ de notre ambassadeur, ou plutôt de l'ambassadeur de la Cour de Londres, nous avons constamment éprouvé de la part de la nation françoise les sentimens de la cordialité la plus franche et de l'amitié la plus sincère.

Paris, 24 novembre 1792,
l'an premier de la République française.

Réponse du Président.

CONCITOYENS DU MONDE,

En exprimant à la République françoise, dans la personne de ses représentans, vos sentimens de fraternité, vous félicitez une famille qui s'accrut hier de 400 mille individus que la nature avoit placés dans notre sein, que le despotisme en avoit arrachés, que la liberté y a ramenés; ce sont autant d'amis de plus qui vous sont acquis; ainsi vous êtes ici au milieu de vos frères; la nature et les principes rapprochent de nous l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande; que ce cri de l'amitié retentisse dans les deux Républiques.

Les vœux que vous formez pour la délivrance des peuples se réaliseront; la race impie des oppresseurs a poursuivi la liberté de l'homme jusque dans l'asyle de sa pensée; mais les peuples, relevant leurs fronts humiliés, comparent ce qu'ils sont et ce qu'ils peuvent être. Les principes font la guerre au despotisme,

qui tombera sous les coups de la philosophie. La royauté est ou détruite ou agonisante sur les décombres féodaux, et la Déclaration des Droits, placée à côté des trônes, est un feu dévorant qui va les consumer. Estimables Républicains, félicitez-vous en pensant que la fête que vous avez célébrée en l'honneur de la révolution françoise est le prélude de la fête des nations.

Discours des Députés de la Société constitutionnelle de Londres.

Citoyens de France,

Nous sommes députés par une société patriotique, appelée, *The Society for constitutional Information*, pour vous féliciter, en son nom, des triomphes de la liberté. Avant l'origine de votre révolution, cette société s'étoit long-temps occupée de ce grand intérêt, avec peu d'espérance de réussir. Jugez, d'après cela, des transports de sa reconnoissance, lorsque, graces aux admirables efforts de la Nation Française, elle a vu l'empire de la raison s'étendre, s'affermir, et promettre aux hommes vertueux, en assurant le bonheur de leurs semblables, que leurs travaux ne resteroient plus sans récompense.

D'innombrables sociétés du même genre se forment actuellement dans toutes les parties de l'Angleterre. Tous les esprits en reçoivent une impulsion générale, qui les porte à sonder les abus du gouvernement et à rechercher les moyens d'y remédier; moyens aussi simples que ces abus sont compliqués. D'après les exemples que la France a donnés, les révolutions vont devenir faciles; la raison va faire de rapides progrès; et il ne seroit pas extraordinaire, si, dans un intervalle beaucoup moins

long que nous n'oserions le prédire, il arrivât du continent des adresses de félicitations à une *Convention nationale en Angleterre.*

Nous sommes chargés aussi d'informer la Convention nationale, que la société que nous représentons a envoyé mille paires de souliers, pour présenter, comme don patriotique, aux soldats de la liberté, ces souliers sont déjà arrivés à Calais. Il sera envoyé de plus, par la même société, pour le même objet, mille paires par semaine, au moins pour six semaines de suite. Nous demandons à qui il faut les adresser.

Paris, 28 novembre,
l'an premier de la République françoise.

La Société constitutionnelle de Londres, à la Convention nationale de France.

MANDATAIRES d'un peuple souverain, et bienfaiteur de l'espèce humaine,

Nous nous trouvons heureux que la révolution française ait acquis un degré de perfection qui nous permette de vous donner ces titres, les seuls qui conviennent à de véritables législateurs. Les époques successives de votre régénération politique ont toutes ajouté quelque chose aux triomphes de la liberté, et la glorieuse victoire du 10 août a enfin préparé les voies à une constitution qui, nous l'espérons de vos lumières, sera fondée sur les bases de la nature et de la raison.

En considérant par quel amas d'impostures on s'est efforcé d'obscurcir l'esprit humain, vous ne pouvez être surpris de l'opposition que vous avez éprouvée de la part des tyrans et des esclaves. Ces deux classes d'individus ont employé contre vous les mêmes moyens. Hélas, dans la combinaison des

misères humaines ; l'ignorance est en même temps la cause et l'effet de l'oppression et de l'obéissance servile.

Ce qui se passe journellement prouve que vous avez conquis l'opinion de tous les peuples placés près de vous sur le continent ; que vous avez réellement pour amie la majorité de ces nations ; que leur apparente inimitié n'est qu'une suite passagère de la violence exercée sur elles par leurs gouvernemens ; et qu'elles n'attendent que le moment où vos armes les auront affranchies de la nécessité de vous combattre.

La situation des Anglois est moins déplorable. La main de l'oppression n'a pas encore osé leur ravir entièrement la liberté d'écrire, ni vous attaquer ouvertement. Tout de feu pour la cause que vous soutenez, nous vous faisons passer nos vœux les plus ardens, pour qu'il ne manque rien à vos progrès et à votre réussite.

C'est en effet une cause sacrée ; nous la suivons avec amour, comme le gage du bonheur d'un peuple dont la nature a voulu faire notre ami, puisqu'elle en a fait notre plus proche voisin. Notre confiance s'y attache comme au lien d'une union fraternelle entre toutes les branches de la famille humaine, union à laquelle, si nos espérances ne sont pas vaines, nos compatriotes seront des premiers à concourir. Notre gouvernement a encore le pouvoir, et peut-être la volonté de stipendier des plumes vénales pour nous contredire ; mais nous croyons, dans la sincérité de nos cœurs, exprimer les sentimens de la majorité de la nation angloise. Un long systême d'imposture a fatigué cette nation, et de folles guerres l'ont épuisée. Elle a appris à réfléchir que ces fléaux doivent l'être à des combinaisons que la nature réprouve, qui modifient la société d'après ses relations factices avec le gouvernement, et qu'ils ne sont point

le résultat de la disposition naturelle des peuples, sous le rapport de leur situation respective.

Continuez, législateurs, de travailler au bonheur des hommes. Nous participerons à vos bienfaits; mais la gloire vous en appartiendra toute entière. C'est le prix de votre persévérance; c'est la récompense de la vertu. Les étincelles de la liberté, qui s'étoient conservées en Angleterre pendant plusieurs siècles, pareilles aux lueurs de l'aurore boréale ne servirent qu'à rendre nuisible au reste de l'Europe l'obscurité qui le couvroit. Une lumière plus vive, image de la véritable aurore, jaillit du sein des Républiques américaines; mais son éloignement l'empêchoit d'éclairer notre hémisphère. Il falloit, si la sagesse de votre langue nous permet d'achever ce parallèle, il falloit, disons-nous, que rayonnante de tous les feux du soleil au milieu de son cours, la révolution française déployât soudain, au centre de l'Europe, le résultat pratique des principes que la philosophie avoit semés dans l'ombre de la spéculation, et que confirme par-tout l'expérience. Par-tout son influence dissipe les nuages des préjugés, révèle les secrets du despotisme de tout genre, et crée à l'homme un nouveau caractère.

D'autres marcheront bientôt sur vos traces, dans cette carrière d'utiles changemens; et les nations sortant de leur léthargie, s'armeront pour revendiquer les droits de l'homme, de cette voie toute puissante à laquelle des hommes ne sauroient résister.

Réponse du Président

Fiers enfans d'une nation qui a illustré les deux mondes, et donné de grands exemples à l'univers, vous nous apportez plus que des vœux, puisque le sort de nos guerriers a mérité votre sol-

licitude : les défenseurs de notre liberté le seront un jour de la vôtre. Vous aviez des droits à notre estime, vous en avez à notre reconnoissance ; et d'ailleurs les hommes libres n'oublieront jamais ce qu'ils doivent à la nation Anglaise.

Les ombres de Penn, de Champden, de Sidney, planent sur vos têtes ; et sans doute il approche le moment où des Français iront féciliter la Convention nationale de la Grande Bretagne.

Long-temps la discorde agita les flambeaux entre l'Angleterre et la France; l'ambition des rois fomentant les haines nationales, vouloit faire oublier que la terre n'a créé que des frères.

Vos isles furent autrefois, dit-on, arrachées au continent par un mouvement convulsif du globe; mais la liberté et l'amitié, se replaçant sur les deux rives du détroit qui nous sépare, donnent la main à deux nations faites pour s'estimer et se chérir : la raison a commencé sa course majestueuse ; elle ne s'arrêtera plus.

Généreux Républicains, votre apparition au milieu de nous prépare des matériaux à l'histoire; elle mentionnera le jour où des citoyens d'une nation long-temps rivale, au nom d'une foule de leurs compatriotes, parurent au sein de l'Assemblée des représentans du peuple français : elle racontera qu'à votre aspect tous nos cœurs se dilatèrent.

Dites à la société qui vous a députés, dites à tous ses compatriotes, que dans vos amis les Français vous avez trouvé des hommes.

La Convention nationale vous invite à sa séance.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.